

Nick Tosches

L'œuvre au noir

S'il n'avait rencontré
tôt l'écriture, l'Esprit
saint et le rock'n'roll,
Nick Tosches eut
probablement prospéré
un .45 sous l'aisselle,
relevant les compteurs
pour l'Honorable Société
de son New Jersey
natal. Mais il croisa
la route de Jerry Lee
Lewis, celle de Lester
Bangs, celle de Sonny
Liston. Logique,
finalement, qu'il croise
aujourd'hui celle de
Dante Alighieri.

A l'image de son œuvre, dense et multiple, Nick Tosches est un personnage dont on ne saurait cerner en une ligne la physionomie, qu'elle soit réelle ou littéraire. Docteur en rien mais savant de tout, Tosches apparaît comme une synthèse de l'écrivain américain en sa modernité : issu de la plèbe, il a traversé les fureurs et les désastres de la deuxième partie du XX^e siècle pour devenir à la fois poète, chercheur, auteur de romans noirs et biographe des figures alternatives du grand spectacle américain.

Une rencontre avec l'auteur de *La Religion des ratés* se prépare assidûment, dans la rigueur monastique qui l'a probablement animé durant la rédaction de ses propres ouvrages. Dernier témoignage de cette passion pour les racines oubliées du rock'n'roll, entamée avec *Country et Héros oubliés du rock'n'roll*, *Blackface* est une plongée au cœur de la musique populaire américaine, poursuivie à travers le prisme d'un phénomène aujourd'hui disparu, celui des *ménéstrels*. Dans sa description de ces artistes itinérants, Blancs se grimant en Noirs pour produire des spectacles à la fois humoristiques et musicaux, Tosches cherche à percer le secret du grand mélange qui a donné naissance au rock'n'roll : « *Tout le monde a volé quelque chose. Les Blancs ont volé aux Blancs, les Noirs ont volé aux Noirs, les Blancs ont volé aux Noirs et les Noirs ont volé aux Blancs. Et là vous avez le rock'n'roll.* »

Ce qui étonne d'emblée dans la démarche de Nick Tosches, c'est l'érudition fantastique dont se saisit l'auteur pour rendre passionnant et fondamental un épisode aussi mal connu de l'histoire artistique des Etats-Unis. « *J'ai trouvé toutes ces choses curieusement très intéressantes. Et j'ai repris toutes les notes que j'avais prises à propos de tout ça. J'avais rempli de nombreux carnets de notes et j'ai essayé de me rappeler ce qui était dans quel carnet de notes. Parce que chaque fois que je regardais mes carnets, je trouvais quelque chose. Je voulais me souvenir de ça* », explique l'auteur. Pour conclure ainsi : « *Cette recherche permet de rendre le lecteur plus proche des racines. Vous pouvez engendrer une sorte d'illumination, de compréhension globale des forces historiques, de la culture. Et surtout, vous pouvez envoyer les gens dans la bonne direction.* »



« J'ai grandi dans un environnement où il y avait toujours la présence de ce qu'on appelle "Mafia" et donc je connais ce monde, la façon dont ces gens parlent et agissent. »

C'est là que réside le premier paradoxe dans l'œuvre de Nick Tosches.

Né à Newark, dans le New Jersey, d'une mère irlandaise et d'un père italien, quelques années après la Seconde Guerre mondiale, l'auteur de *Trinités* n'a cessé d'en revenir aux sources européennes, à l'Antiquité et à la poésie médiévale, pour expliquer des phénomènes inhérents à l'Amérique et à sa version "primitive".

Lui qui a été cireur de chaussures, chasseur de serpents, livreur de journaux, serveur mais aussi journaliste au mythique journal *Creem* - aux côtés de Richard Meltzer et Lester Bangs -, comment a-t-il vu surgir dans sa vie et son œuvre l'importance d'un classicisme enfoui, commun à tous les autres classicismes? « Les

sources de l'art, de l'expression poétique, c'est là que l'on doit aller. Ce qui se passe maintenant n'est souvent que la répétition de quelque chose qui a déjà été fait avant », résume Tosches. C'est ce qui l'a poussé à tenter de maî-

triser le grec ancien, entre autres idiomes habituellement réservés aux philologues.

Nick Tosches, né au centre de l'agitation moderne, aurait pu se contenter de creuser les lieux communs devenus partie intégrante d'une vision mythifiée de l'Amérique. En faisant se rencontrer la Mafia (« J'ai grandi dans un environnement où il y avait toujours la présence de ce qu'on appelle "Mafia" et donc je connais ce monde, la façon dont ces gens parlent et agissent. Cela fonctionne toujours bien comme une figure des ténèbres, de l'obscurité humaine »), l'histoire du spectacle et l'antique, il a construit une œuvre majeure, dont les différents éléments se répondent sans cesse: chacune de ses biographies est tout autant une histoire "alternative" des Etats-Unis qu'un traité de style. En préférant les exemples de Dean Martin, Sonny Liston, Jerry Lee Lewis aux figures trop évidentes de Frank Sinatra, Muhammad Ali ou Elvis Presley, Tosches a voulu bâtir les fondements d'une authenticité de la culture américaine. « S'il faut écrire à propos de gens réels, alors il faut écrire à propos de celui qui est venu en second. Le deuxième est toujours l'authentique, et c'est celui qui vend le plus qui est le faux. »

Dans *Héros oubliés du rock'n'roll* comme dans *Blackface*, Tosches se plaît même à égratigner les grands noms, n'y voyant qu'une vénale mystification. Elvis ne sera donc pour lui qu'un « médiocrate qui fit du bon pain grossier du vrai rock'n'roll un Pain-Miracle stérile et insipide pour les masses »,

contrairement au styliste sauvage que restera ce démon de *Hellfire*, le pianiste Jerry Lee Lewis.

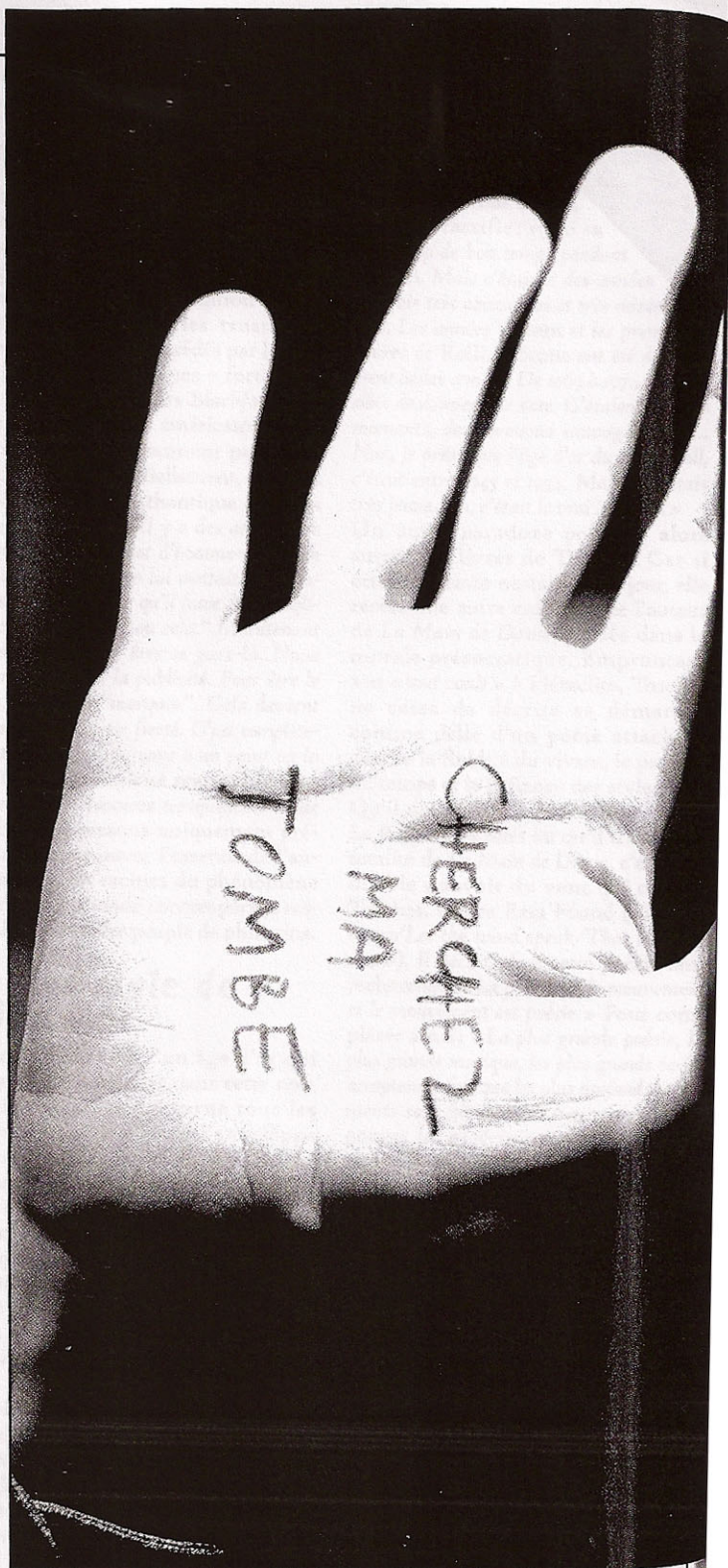
De profondes obsessions

On l'aura compris, l'une des grandes obsessions de Nick Tosches est cette dichotomie entre authenticité et falsification, entre vérité de l'être et représentation. « *Seule entre les nations, l'Amérique s'est vue comme un rêve. Rien dans ce pays n'est réel, chacun est acteur* » écrit Tosches dans *Blackface*. Le but avoué de sa démarche serait de rendre la parole à ces « voix mortes », tuées avec le désespoir, porteuses d'une singularité et d'un mystère qui ont contribué à construire le socle des plus belles œuvres de ce temps. La voix d'Emmett Miller, ménestrel et fil rouge de *Blackface*, en fait partie, tout comme cette science à la fois limpide et hermétique que Dante Alighieri dut atteindre avant de produire sa *Divine comédie*. *La Main de Dante* est aussi un

« *Seule entre les nations, l'Amérique s'est vue comme un rêve. Rien dans ce pays n'est réel, chacun est acteur.* »
in *Blackface*

livre sur les sources: il y est question du manuscrit de *La Divine comédie*, de truands new-yorkais s'en emparant avec la complicité d'un écrivain du nom de Nick Tosches. Le ressort autobiographique du livre n'est pas une coquetterie, répondant au besoin de l'auteur d'aller puiser au plus profond de lui-même, de son amour pour les mots. « *La Main de Dante couvre mes obsessions les plus profondes à propos de la vie. Il m'a libéré de tout ce dont j'étais emprisonné. A travers la figure de Dante, j'ai pu étudier ce qui faisait ma vie elle-même, mes relations avec la poésie* », nous explique l'auteur. Quand on l'interroge sur l'exactitude des faits le concernant insérés dans le livre, il répond avec un sourire: « *TOUT dans le livre est autobiographique.* » Et lorsqu'on avance que son œuvre pourrait être tout entière autobiographique, il acquiesce sans développer. Nous n'en saurons pas plus.

La Main de Dante sait être une critique acide des goûts américains, et plus généralement une attaque féroce contre la médiocrité d'une époque, obsédée par logos et clignotements: « *Quand j'ai écrit La Main de Dante, j'ai réalisé que ce qui était sorti de moi, ce que je n'avais pas pu contrôler, était la régurgitation de toute cette fausse culture, ces fausses idées par lesquelles j'étais entouré. "On ne doit pas dire ça, on ne doit pas penser ça, on ne doit pas mordre la main qui vous nourrit": Fuck it! Je préfère mourir avec un peu de dignité. Et même si je dois être fauché, ça m'importe peu. Je veux donner quelque chose de vrai.* » Intention louable qui crée une vérité



LES INDISPENSABLES

■ *La Religion des ratés* (1994) - GALLIMARD
Roman noir où le jeu, « religion des ratés », se lit comme une métaphore de l'absurde contemporain.

■ *Trinités* (1994) - GALLIMARD
Des propres mots de Tosches, la description d'un « combat au-delà du bien et du mal », polar métaphysique sur la Mafia.

■ *Country* (2000) - ALLIA
Premier volet d'une recherche sur les « racines tordues du rock'n'roll ».

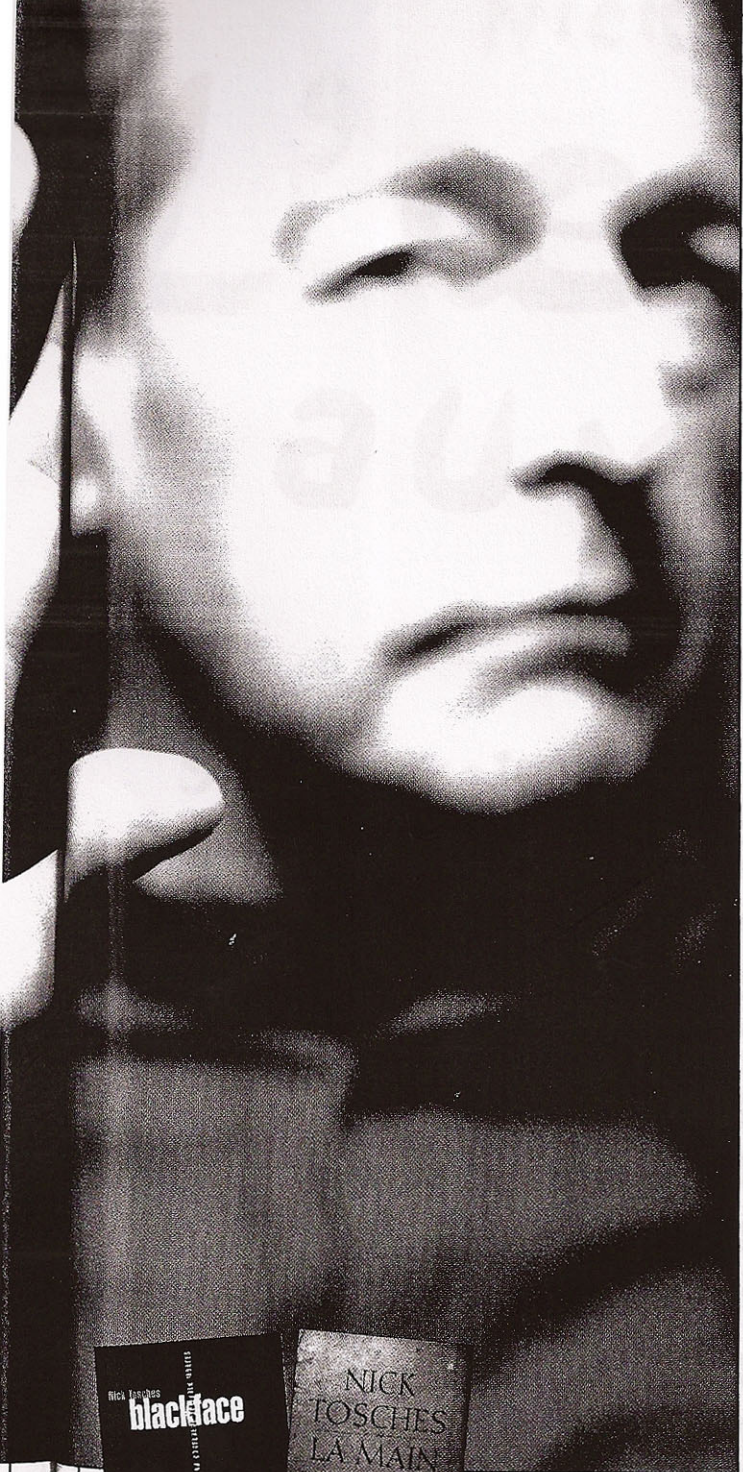
■ *Héros oubliés du rock'n'roll* (2000) - ALLIA
Où vous saurez pourquoi Elvis n'a pas inventé le rock'n'roll.

■ *Dino* (2000) - RIVAGES
Une biographie de l'acteur et chanteur Dean Martin. Chef-d'œuvre d'exactitude et interrogation oblique sur le pouvoir du spectaculaire américain.

■ *Hellfire* (2001) - ALLIA
Biographie de Jerry Lee Lewis, l'auteur de "Great Balls Of Fire", artiste damné du rock'n'roll.

■ *Confessions d'un chasseur d'opium* (2001) - ALLIA
Splendide nouvelle et quête d'un rituel oublié: l'opium comme l'un des beaux-arts.

■ *Night Train* (2002) - RIVAGES
Biographie de Sonny Liston, le boxeur qui perdit contre Muhammad Ali.



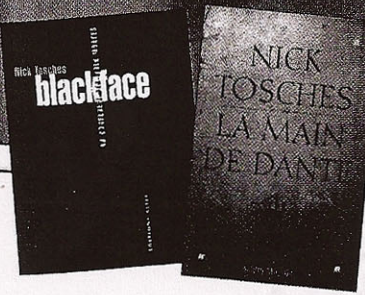
ble connivence avec le lecteur, souvent rehaussée par d'authentiques adresses: si tu ne peux pas supporter la digression, va te faire foutre! Tosches, s'il soigne le détail, ne fait pas de quartier. Et règle ses comptes: l'édition américaine, dominée par les trusts, les groupes de hip-hop obsédés par la spoliation de leurs origines - fortement remise en cause dans *Blackface* - et même les classiques américains, Moby Dick en tête, en prennent pour leur grade. Plus substantiellement, c'est à la falsification de l'authentique que s'en prend Tosches: «Il y a des années, on donnait le petit boulot d'homme-sandwich à un pauvre gars, on lui mettait une pancarte sur le dos pour qu'il fasse de la publicité: "Mangez ceci ou cela." Maintenant nous payons pour être ce gars-là. Nous payons pour être la publicité. Pour être le logo, pour être "marqués". Cela devient notre identité, notre fierté. C'est complètement fou. Nous arrivons à un point où la vérité et l'authenticité sont considérées comme des substances toxiques...» Pour un homme presque uniquement préoccupé de retrouver l'essence de l'authenticité, les racines du phénomène poétique, le monde contemporain ressemble à un enfer peuplé de philistins.

La nostalgie de l'âge d'or

C'est la question d'un âge d'or qui reviendrait alors. Car dans cette nostalgie puissante qui cerne tous les livres de l'auteur - qui l'enveloppe comme une aura, rendant son langage si suave et ses gestes si gracieux - perce l'idée d'une époque révolue où l'homme savait lire la nature. «Il y a quelque chose que nous n'aurons plus jamais, parce que c'est parti, définitivement parti», explique Nick Tosches. «La Religion des ratés, Trinités, La Main de Dante et peut-être aussi Les Confessions d'un chasseur d'opium contiennent tous l'idée d'une morale perdue. Les temps modernes ont amené une sorte de nouveau Mal, et une morale, avec aussi une sorte d'honneur, sont partis. Comme je le disais tout à l'heure, le consommateur est devenu le produit et c'est à ce moment-là que la morale s'est envolée.» Si l'on avance que cet âge

d'or était peut-être celui du journal *Creem*, Tosches rectifie: «J'ai eu beaucoup de bon temps pendant *Creem*. Mais c'étaient des années à la fois très amusantes et très misérables. Les années *Creem* et les premières heures de *Rolling Stone* ont été de vraiment belles années. De 1969 à 197... Impossible de donner une date. C'étaient de bons moments, des moments sauvages aussi... Non, je pense que l'âge d'or du rock'n'roll, c'était entre 1945 et 1954. Mais là, j'étais très jeune. Ça, c'était le vrai âge d'or.» Un autre paradoxe pourrait alors surgir des livres de Tosches. Car si cette puissante nostalgie fait jour, elle recèle une autre croyance de l'auteur de *La Main de Dante*, puisée dans la morale présocratique. Empruntant son «tout coule» à Héraclite, Tosches ne cesse de décrire sa démarche comme celle d'un poète attaché à décrire la fluidité du vivant, le passage du temps et le mélange des styles.

Qu'il donne lieu à l'admirable fin de *La Religion des ratés* ou qu'il traverse la totalité de *La Main de Dante*, c'est l'indicible pouvoir du vent qui obsède Tosches. Citant Ezra Pound («Do not move/Let the wind speak/That is paradise»), il décrit ainsi cette poésie tant recherchée: «La poésie est le mouvement et le mouvement est poésie.» Pour compléter ainsi: «La plus grande poésie, la plus grande musique, les plus grands écrits acceptent le fait que les plus profonds sentiments sont impossibles à exprimer. Vous pouvez les expérimenter, mais vous ne pouvez les exprimer. Et si vous acceptez ce fait, vous devenez très proche de cet indicible. C'est un point important dans *Highway 61 Revisited* par Bob Dylan. C'est le point important dans tout ce qui est excellent.» Jurant que sa trilogie sur les racines du rock'n'roll est bien achevée, Tosches évoque la rigueur de son travail poétique dont témoignent ses mythiques lectures-performances, comme à Beaubourg deux ans auparavant. «J'aimerais n'écrire que de la poésie, mais tout ce que je peux faire aujourd'hui, c'est en faire dans la prose, autant que je peux. La poésie, c'est ce que j'aime le plus écrire. Mais c'est ce qui paie le moins les factures. J'aimerais créer des distillations de certaines parties de mes livres. C'est très dur par les temps qui courent, parce que ce qui passe pour de la poésie ne consiste aujourd'hui qu'en des mots arrangés sur la page, mais sans intérêt. C'est ce qui sert à remplir les espaces entre les annonces publicitaires. C'est mauvais, sans puissance alors que la poésie c'est justement disperser de la puissance». *Blackface* et *La Main de Dante*, dernières versions d'une nostalgie et d'un idéal bien à lui, restent deux preuves de la puissance poétique d'un grand écrivain d'aujourd'hui. Deux synthèses des obsessions d'une vie arc-boutée contre la médiocrité et la falsification, tendant sans relâche vers une essence du vivant, flux poétique ravageant les écorces pour donner l'authentique, dans sa plus mystérieuse beauté.



Nick Tosches 2003 : une double actualité

Paraissant simultanément, chez deux éditeurs différents, ces deux livres de Nick Tosches se répondent à merveille. Si le premier, *Blackface*, est le dernier volume d'une érudite trilogie inaugurée avec *Country* et *Héros oubliés du rock'n'roll*, visant à exhumers l'histoire secrète des fondements de la musique populaire américaine, le second, *La Main de Dante*, poursuit sous l'apparence de la fiction les mêmes obsessions pour les racines de l'art et du spectacle. *Blackface* s'intéresse

aux ménestrels, ces groupes musicaux et théâtraux où des Blancs se grimaient en Noirs dans des spectacles itinérants. *La Main de Dante* raconte l'histoire de la découverte du manuscrit de *La Divine comédie* de Dante, son vol par des truands s'adjoignant l'expertise d'un écrivain nommé... Nick Tosches. *La Main de Dante* pourrait bien être le paradigme de ce que l'on s'écrit aujourd'hui à définir comme "autofiction". Utilisant sa vie comme interface avec la fiction, Tosches construit une

fascinante machine littéraire où se mêlent critique de la politique éditoriale américaine, biographie de Dante Alighieri, polar et réflexion sur la poésie. *Blackface* n'échappe pas à ce goût du mélange: on y retrouve les mêmes incursions du récit autobiographiques, le même goût du détail minutieux et de la micro-histoire. Pour raconter la grandeur et la décadence d'Emmett Miller - héros du crépuscule ménestrel - ou pour percer les secrets des plus belles pages de la poésie médiévale, Tosches revisite

l'histoire de l'art littéraire américain et convoque Pound, Faulkner et Selby. Il en ressort alors une «terrible moralité», nostalgie d'un âge d'or perdu et critique acérée de la falsification moderne. Tout comme une prose unique, à la fois contemporaine et bercée d'anciens mouvements, creusant dans l'indicible pour donner une définition, elle aussi pleine de mystère, du Grand Style. **M.R.**
 ■ *Blackface*, Allia, 2003, 304 p.
 ■ *La Main de Dante*, Albin Michel, coll. Les Grandes Traductions, 430 p. (en librairie le 20 Janvier)